4e Année. — N° 206. Dimanche, 12 Décembre 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en faille. — Écusson au plumetis. — Trois nœuds de cravate. — Panier à ouvrage. — Dessus et dessous du couvercle du panier. — Dessus de boîte, broderie au passé. — Trois bouquets au plumetis. — Cordon de sonnette. — Deux garnitures au plumetis. — Deux entre-deux au plumetis. — Deux entre deux au point russe. — Costume en tissu écossais. — Costume en faille bleue. — Costume en tartan anglais. — Costume en cachemire de l'Inde. — Costume en faille et laine. — Costume en cachemire. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de dîner pour jeune fille, en barége blanc ou en mousseline blanche. Le jupon est en faille de couleur. La tunique, en barége blanc. Le tablier est partagé au milieu par un bouillonné qui va en s'élargissant dans le bas et dont les têtes de chaque côté sont doublées de faille de la couleur du jupon. Le plissé qui encadre la tunique est en faille, comme le jupon, ou en barége, avec large ourlet dans lequel passe un ruban de couleur absolument semblable. Le dessin indique nettement que les lés de derrière sont taillés en pointe et légèrement drapés en pouf. Le corsage forme cuirasse est décolleté en carré, et en barége doublé de soie. Les manches peuvent être, à volonté, en soie ou en barége doublé de soie. — Modèle de Mme Day-Fallette, 15, Boulevard de la Madeleine.

2. Nœud de cravate en étoffe de soie à rayures vives. Ce modèle et les deux suivants ont été dessinés chez M. P. Loseur, 21, rue Auber.

1. COSTUME DE DÎNER POUR JEUNE FILLE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

3. Nœud de cravate en dentelle lama écrue, large de 15 centimètres.

4. Nœud de cravate en gaze crème, avec blonde et entre-deux de blonde crème.

5. Écusson pour mouchoir, à broder au plumetis bien bourré; on peut encore mettre pour l'ancre double étoffe et la relever par un point de cordonnet; les deux chiffres s'accolent de chaque côté de la hampe de l'ancre.

6. Bouquet au plumetis pour coin de mouchoir ou objets de lingerie.

7 à 9. Panier à ouvrage. — Ce panier est destiné à contenir les laines pour la tapisserie; l'intérieur est doublé de grosse toile bise, et, autour, sont attachées quatre poches, dans lesquelles se mettent les soies, le dé et les ciseaux. La garniture est faite avec du galon persan rouge, et les pompons sont de laine bleu ciel, bleu foncé et rouge. Nos dessins 8 et 9 représentent le couvercle vu par dessus et par dessous. Ce couvercle renversé transforme le panier en une élégante table à ouvrage. — Modèle de Mmes de Milly, 22, rue Chapital.

10. Dessus de boîte à gants ou de coffret. — Il se brode au passé point de chaînette, et point de tige sur cachemire, sur velours ou sur basane; le passé sera un peu bourré, surtout pour l'oiseau et les grandes feuilles du bas; le reste doit être légèrement traité. Quant aux nuances, elles doivent être choisies par la personne qui entreprend le travail et variées suivant son goût; l'oiseau aux ailes d'émeraude, avec tête de rubis, sera très-joli lorsqu'il viendra becqueter la tulipe jaune et bleue qui domine;

3. NŒUD DE CRAVATE.

2. NŒUD DE CRAVATE.

4. NŒUD DE CRAVATE.

quant aux papillons, leurs ailes doivent être diaprées de couleurs vivaces et bien tranchantes.

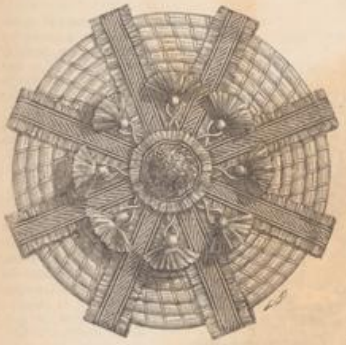
11. Cordon de sonnette. — Le cordon est fait avec des bretelles de boîte; on les attache les unes aux autres, après les avoir brodées avec des points de laines de toutes couleurs. Il est terminé par un gros gland de même laine; d'autres petits pompons cachent les attaches des bretelles. — Modèle de Mlles de Milly, 22, rue Chaptal.

7. PANIER A OUVRAGE.

14-15. Deux entre-deux assortis aux deux garnitures précédentes.

16-17. Deux entre-deux au point russe. — Ils se brodent au point russe ou point de tige, avec feston bellinois en bord; ils seront très-utiles pour entourer des dessins plus importants.

18-19. Deux bouquets au plumetis. — On les brode soit au plumetis, soit au passé. Ils serviront de



8. DESSUS DU COUVERCLE DU PANIER.

12-13. Deux garnitures. — Ces deux dessins se brodent au plumetis point de roues festonnées et feston point de rose en bord; elles serviront pour robes d'enfant et objets de lingerie de dames, jupons, pantalons ou taies d'oreiller.

8. DESSOUS DU COUVERCLE DU PANIER.

10. DESSIN DE BOITE A GANTS OU DE COFFRET, EN BRODERIE AU PASSÉ.

1875 Meuse et Falconnier imp. Paris N° 206

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Céline, 22, r. Neuve St Augustin

quar
de c

1
des
tres,
de
de
atta
22,

écossais c
en faille
cesse orn
biais mar
vron; bia
tunique.

tan ar
plissé
nique
effilé
verte.
Manch

que
ver

2
rea

5. ÉCUSSON.

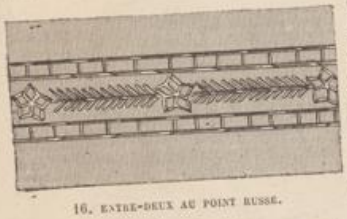
14. ENTRE-DEUX.

6. BOUQUET AU PLUMETIS.

coins de mouchoirs ou de semés dans les grands objets : fonds de robes de dames ou d'enfants.

20. Costume en tissu écossais camaïeu marron et gris. — Le jupon est garni dans le bas d'un volant en faille marron, surmonté de bouillonnés en étoffe à carreaux; tunique princesse ornée d'un biais marron, drapée de côté sous une poche coupée de trois biais marron; trois biais marron sur les manches posés dans le haut en chevron; biais marron sur le devant du corsage, et descendant sur le devant de la tunique.

21. Costume en faille bleu paon et velours frappé à carreaux de même teinte. — Le jupon est en faille, orné d'un volant et de bouillonnés à deux têtes. La tunique croise devant en biais et retombe jusqu'à terre, formant un grand pan carré, le devant drapé en tablier. Cette tunique est encadrée d'un bord de plumes naturelles frisées.



16. ENTRE-DEUX AU POINT RUSSE.

22. Costume en tartan anglais fond vert à filets jaunes. — Jupon de tartan terminé par un plissé de faille vert foncé surmonté d'une tresse de laine verte également. Tunique irrégulière en tartan, bordée d'un galon de laine et terminée par un effilé de laine et soie. Cette tunique est drapée derrière sous un nœud de faille verte. Corsage-cuirasse avec tresse de laine et effilé au bord des basques. Manches de faille verte.

18. BOUQUET AU PLUMETIS.

23. Costume en cachemire de l'Inde gris fer et velours noir. — Jupon de velours noir uni. Tunique en cachemire de l'Inde ornée d'un biais de velours. Le corsage, d'une forme très-originale, est en velours noir et se prolonge devant en deux longs pans boutonnés l'un sur l'autre et ornés, ainsi que les basques, d'un tour de plumes noires. Manches de cachemire à revers de velours coupés par un tour de plumes.

11. CORDON DE SONNETTE.

24. Costume en faille noire et tissu de laine gris à carreaux noirs. — Jupon garni en faille noire. Tunique très-longue derrière, bordée d'un biais de velours et drapée derrière. Corsage à basques pointues devant et derrière, bordé d'un biais de velours. Manches de velours.

25. Costume en cachemire de l'Inde prune. — Le jupon a dans le bas un volant de faille plissée couleur prune; audessus sont disposés six galons de laine ou de soie posés deux par deux. Tunique très-fantaisiste; un côté du dos se prolonge en un grand pan encadré de deux galons, sous lequel vient se draper des deux côtés le devant et le derrière de la tunique. Une poche pointue est posée sur ce pan. Manches à grands revers bordés de deux galons.

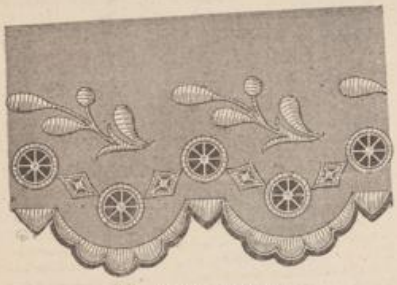
17. ENTRE-DEUX AU POINT RUSSE.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de soirée ou de grand dîner en faille bleu clair. — La jupe, à longue traîne, est ornée dans le bas d'une garniture de faille bouillonnée en long sur une hauteur de 35 centimètres; au bas de ce bouillonné, se trouve un petit volant plissé; dans le haut, une tête plissée; le volant du bas retombe à 5 centimètres du bas de la jupe environ. Le tablier est orné de deux rangs d'effilés à glands, assez espacés entre eux pour simuler deux tabliers drapés sous un gros nœud en faille par derrière. Corsage décolleté, forme cuirasse, à pointe devant et derrière, orné autour des épaules d'une draperie à plis terminés par un effilé; touffe de bluets dans les cheveux.

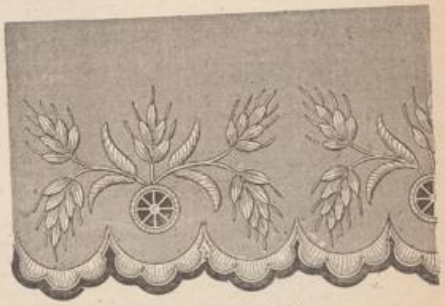
Costume en faille havane, avec mélange de velours frappé sur satin, couleur marron. Le haut de la jupe est plissé à plis plats faits horizontalement et en remontant; au bas des plis, qui sont au nombre de quatre, large draperie en velours frappé qui va se perdre sous un pli de la jupe à la couture de côté; cette draperie, ornée dans le bas d'un effilé à glands, retombe sur la garniture du jupon qui tourne tout autour et qui se compose d'un volant plissé surmonté d'un haut bouillonné froncé plusieurs fois et terminé dans le

19. ÉCUSSON AU PLUMETIS.



12. GARNITURE AU PLUMETIS.

15. ENTRE-DEUX.



13. GARNITURE AU PLUMETIS.

[illegible]

COURRIER DE LA MODE

[illegible]

TOILETTES DE VISITE ET DE RÉCEPTION, DESSINÉES POUR LA « REVUE DE LA MODE » PAR M. GUSTAVE JANET

[illegible]

[illegible]

nés par des plissés de faille grise. La traîne de velours bleu est rattachée à la jupe par de gros boutons bleus qui servent en même temps à retenir les plis du tablier. Cette splendide toilette de réception ou de grand dîner coûte 700 francs. En revanche, mon correspondant pourra faire faire pour sa sœur, également chez Mme Duboys, une très-jolie robe de faille noire unie, le devant garni, pour 350 francs.

MARIE DE SAVERNY.

LA PEUR CHEZ LES ENFANTS

Les enfants deviennent facilement peureux. Cela tient à leur ignorance et à la conviction qu'ils ont de leur faiblesse. S'il est un mal moral qui exige un traitement préventif, c'est, à coup sûr, celui-là. Une fois qu'il s'est développé, lorsqu'il a complétement pris possession d'un individu, il devient incurable.

Combien peu de personnes tiennent compte de cette vérité! Loin de s'appliquer à prévenir l'invasion de ce sentiment chez l'enfant, il semble, au contraire, qu'on s'évertue à le faire naître.

Comme si la réalité n'offrait pas assez de ressources pour l'esprit de cet être candide, c'est toujours par le surnaturel, c'est-à-dire par le mensonge, qu'on cherche à le frapper.

Cet enfant, on veut l'élever sans prendre la peine de l'étudier. Son cœur, si facile à émouvoir, sa raison si malléable, tout cela est méconnu, négligé; on ne s'adresse qu'à son imagination. On en abuse même jusqu'à provoquer une dangereuse surexcitation de cerveau de cette créature crédule et naïvement entêtée.

Sorti ainsi du milieu calme, favorable à son développement moral, il laisse voyager sa pensée à l'aventure, et se crée mille et mille chimères, qui deviennent pour lui autant de sujets de terreur.

Un enfant peureux, cela semble presque naturel à certaines personnes, et ne mérite pas qu'on s'en préoccupe. D'autres se moqueront de lui, et lui feront honte d'un sentiment dont il n'est point maître et qui le fait bien souffrir.

La raillerie est un des plus mauvais moyens qu'on puisse employer pour corriger de la peur.

Afin d'y échapper, le peureux dissimulera ses émotions, ne se confiera plus à personne, et n'en sera que plus malheureux. Et ce n'est pas tout; il se trouvera, à chaque instant, exposé à un véritable danger.

Voyez ce pauvre petit; il n'a pas été très-sage, la journée; plusieurs fois il s'est laissé entraîner à de coupables espièglineries, et il a été sévèrement grondé. Maintenant il a conscience de ses fautes, et il n'est pas sans remords. Mais ces remords ne sont point de nature à produire un repentir salutaire; ils ne produisent que la crainte.

Le voilà seul dans son lit. Il fait noir autour de lui, et il a peine à s'endormir, car il ne peut éloigner les pensées qui l'agitent. Il ferme les yeux tant qu'il a de force; il cache sa tête sous son drap, espérant ainsi se soustraire aux êtres fantastiques dont son imagination peuple les ténèbres.

Tout à coup le craquement d'un meuble interrompt le silence de la nuit. — Le petit innocent, qui ne comprend rien à ce bruit, se livre à d'affreuses terreurs; il tremble de tous ses membres; une sueur froide couvre son visage.

Qu'un incident imprévu vienne le troubler plus fortement encore, et cette pauvre victime de la peur peut en un instant devenir épileptique, idiot, fou peut-être.

Oh! quand on y songe, quel chagrin pour la femme qui perdrait de la sorte son cher trésor! Quels reproches n'aurait-elle pas à se faire d'avoir laissé grandir en lui un sentiment si pernicieux!

Tant que la peur n'est pas venue troubler votre enfant, il est prudent de ne jamais lui en parler; il vaut mieux qu'il ignore qu'elle puisse exister. Votre rôle se bornera alors à veiller attentivement à ce que rien ne la fasse naître en ce cher innocent. Il faut surtout que personne ne lui en donne le mauvais exemple, parce que nul mal n'est plus contagieux.

Mais si vous ne devez point en parler avant l'invasion, aussitôt que vous la verrez poindre, combattez-la sans relâche, jusqu'à ce que vous l'ayez vaincue.

Un raisonnement logique, appuyé de preuves convaincantes, est la seule arme sur laquelle vous puissiez raisonnablement compter pour remporter cette victoire.

Appliquez-vous à faire distinguer à votre élève ce qui est réel de ce qui n'est que de pure imagination.

Prévenez, en les expliquant d'avance, tous les incidents naturels susceptibles de se produire et de l'effrayer.

Par exemple, lorsqu'un meuble craque par l'effet de la dilatation ou de la contraction du bois, faites-le remarquer à l'enfant, et apprenez-lui quelle en est la cause, afin que s'il entend ce bruit lorsqu'il sera seul, il puisse le reconnaître et ne point s'en inquiéter. Est-il trop jeune pour comprendre cette cause? N'importe, il saura toujours que ce bruit est produit par un meuble et qu'il ne doit en avoir aucune crainte.

Il est également utile de lui prouver que l'obscurité n'offre qu'un seul danger : celui de se heurter contre les meubles et de se faire des contusions.

Ici se présente un écueil qu'il importe d'éviter.

Si, dans l'intention d'y habituer l'enfant, vous le contraignez à entrer seul dans une chambre non éclairée, vous l'exposez à une souffrance morale inutile et même contraire à ce que vous désirez obtenir. Le bambin pleurera, sera pris de terreur, et n'aura plus assez de raison pour se rendre compte qu'il ne court aucun danger.

Tandis que si, au lieu de la contrainte, vous employez la persuasion, vous réussissez certainement, sans causer à votre cher enfant ni larmes ni souffrances.

La première fois que votre petit peureux hésitera à pénétrer dans une chambre obscure, demandez-lui, d'un ton étonné, d'où viennent ses appréhensions. Après les avoir posément et logiquement réfutées, dites en plaisantant :

— Eh bien! moi, qui n'ai point peur, je vais y aller seule; tu vas voir.

Et quand vous en serez revenue :

— En vérité, je ne te comprends pas; que veux-tu qu'il y ait dans cette chambre? Elle est exactement, ce soir, ce qu'elle était en plein jour.

Proposez alors à l'enfant d'y entrer avec vous. Il est probable que, trouvant de la sorte un soutien, il ne refusera pas de vous suivre. Vous le prendrez par la main, cela lui donnera encore plus d'assurance; vous le promènerez dans l'obscurité pendant un laps de temps assez long pour qu'il s'y accoutume, et vous lui ferez constater que rien d'étranger n'a pu s'introduire dans la chambre. Vous parlerez très-haut, vous rirez aussi, sans raillerie néanmoins; seulement pour montrer que vous n'êtes impressionnée par aucune crainte. Vous allumerez ensuite un bougie et vous direz :

« Tu vois qu'il n'y avait point de raison pour avoir peur. Une autre fois, quand maman t'affirmera quelque chose, tu la croiras, n'est-ce pas? »

Après deux ou trois épreuves semblables, l'enfant ne se refusera plus à rentrer seul et sans lumière dans cette chambre, et, à force de le raisonner, il comprendra qu'il en est de toutes autres chambres comme de celle-là. Alors, il aura fait un pas immense pour se corriger de la peur.

Je dis : même qu'il en sera complétement corrigé si à ces soins vous ajoutez ceux de le préserver de toutes les fausses croyances qui troublent les jeunes cerveaux.

Qu'il n'entende jamais parler de revenants, de sorciers, de mauvais génies, de loups-garous, etc., etc.; si malgré votre zèle vous n'avez pu empêcher qu'on l'en entretînt, attachez-vous à lui en démontrer l'absurdité, et vous n'aurez plus à redouter, pour ce cher enfant, un défaut qui empoisonnerait la douceur de ses jeunes années, et menacerait son bonheur à venir.

J. FERTIAULT.

LA BAGUE D'OPALE

(Suite)

IV

Les imaginations de M. Mac Dowel, le cœur de Nancy et le bras de sir Wilkie

Sir Wilkie Robertson supporta avec plus de philosophie qu'on n'aurait pu s'y attendre une disgrâce qu'il avait prévue. Quand son ami lui eut annoncé avec tous les ménagements possibles que M. Mac Dowell refusait nettement d'accorder la main de sa fille au baronnet, celui-ci se contenta de pousser un soupir en disant :

— Allons, il était écrit là-haut que le pauvre Wilkie mourrait célibataire!

Puis il ajouta en souriant :

— Bonne chance, mon camarade! Quant à moi, il ne me reste plus qu'à boucler ma valise.

— Vous partez? dit vivement Charles.

— Sans doute, je pars. Qu'ai-je à faire ici désormais?

— Attendez au moins quelques jours, et tenez pour certain que nous partirons ensemble.

Charles confia alors au baronnet que les propos incohérents de Mac Dowell lui inspiraient de vives appréhensions sur la suite à donner aux projets du planteur.

— Tout ce qui se passe ici depuis notre arrivée, ajouta Charles, m'a l'air d'une mystification dont nous serions les victimes, et comme je ne suis nullement disposé à servir de plastron aux excentricités de M. Mac Dowell, j'ai l'intention de provoquer une explication catégorique dès demain et de le mettre au pied du mur.

— S'il en est ainsi, attendons à demain, dit le bon Wilkie; j'ajourne jusque-là mes projets de départ.

Le lendemain, dans la matinée, sir Wilkie entrait sans se faire annoncer dans l'appartement de son jeune ami. Charles était accoudé à la fenêtre et n'entendit pas entrer le baronnet. Le bruit sonore des pas du colossal gentilhomme ne parvint même pas à tirer Charles de la rêverie ou de la préoccupation qui l'absorbait. Quand sir Wilkie fut parvenu près de son ami, il vit un spectacle qui était bien digne, en effet, de fixer l'attention du jeune homme.

Sous une magnifique avenue d'orangers dont l'épaisse verdure était déjà un cadre admirablement préparé pour un gracieux tableau, la belle Nancy Mac Dowel s'avançait, donnant le bras à une pauvre négresse qui semblait se soulenir à grand'peine. Cette petite scène, toute naturelle pour un Français égalitaire comme Charles Lecomte, avait déjà de quoi surprendre sir Wilkie, qui connaissait les préjugés des Américains des États du sud à l'égard de la race noire. Mais ce qui suivit eut de quoi provoquer encore plus les étonnements du digne gentilhomme.

— N'ayez pas peur, bonne mère, disait miss Nancy, n'ayez pas peur de vous appuyer sur mon bras, vous êtes si faible!

— O maîtresse, laissez-moi; mon fils Zambo suffira à me conduire. D'ailleurs, je veux rentrer à la case. Si le maître vous voyait, il gronderait.

— Non, ne craignez rien, bonne mère, répondit Nancy en souriant, gronder sa fille est au-dessus des forces de père.

Malgré le soleil dont la chaleur commençait à se faire sentir, même sous les orangers, la pauvre négresse tremblait de froid.

— Cette fièvre ne se calme donc pas? dit Nancy.

Et prenant le châle qu'elle avait jeté sur ses épaules pour se préserver de la fraîcheur dans sa promenade matinale, elle en enveloppa la négresse avec des soins et une attention quasi-filiale.

— O miss Nancy, maîtresse! disait la pauvre femme d'une voix effrayée, prenez garde, si l'on vous voyait...

— Ne vous ai je pas dit que père...

— Ce n'est pas votre père que je crains, le digne gentilhomme, dit la négresse; mais si Master Harry nous apercevait, il serait furieux, et pour faire passer sa colère, il battrait mon pauvre Zambo.

En parlant ainsi, elle désignait un jeune nègre d'une quinzaine d'années qui contemplait sa mère dans une attitude de morne tristesse. En entendant les craintes exprimées par la malade, il essaya de sourire et s'écria vivement :

— Moi, pas peur des coups. Moi beaucoup, beaucoup rire quand Master Harry bat Zambo. Non, moi pas peur.

Mis Nancy s'était redressée vivement, aussi fière que Junon offensée.

— Harry! dit elle avec un dédaigneux mouvement des lèvres, Harry! s'il osait...

Puis se calmant soudain, elle posa sa petite main sur la tête chérie du jeune nègre.

— Ne crains rien, va, bonne mère; au cas où cela arriverait, je te promets d'affranchir à l'instant ton fils. Cela te convient-il, Zambo?

Mais le nègre fit une grimace qui indiquait suffisamment que cela ne lui convenait pas du tout.

— Moi pas vouloir être libre, dit-il; moi esclave de miss Nancy, bonne maîtresse, toujours, toujours.

Le jeune nègre s'agenouilla en disant ces mots et baisa dévotement le bas de la jupe de miss Nancy. La malade fixa sur la jeune fille ses grands yeux noirs brillants de fièvre où se lisait une admiration extatique.

— O miss Nancy, dit-elle, miss Nancy, comme vous êtes bien la fille de votre excellente mère.

— Vous aimiez ma mère? demanda la jeune fille d'une voix attendrie.

— Si je l'aimais! Songez donc. — J'avais vingt ans alors et mon petit Zambo quatre à peine. On disait que j'étais belle. Un jour, pendant l'absence de votre père, il prit fantaisie à un méchant commandeur qui m'avait pris en haine de me séparer de mon enfant et de me vendre sur le marché de la Nouvelle-Orléans. Déjà l'on m'avait tirée de ma case pour me conduire au wharf, où je devais être embarquée. Je poussais des cris déchirants. Heureusement, votre mère se promenait non loin de là, elle m'entendit et s'approcha pour s'informer de ce qui se passait. Quand elle sut de quoi il s'agissait, elle blâma le commandeur et ordonna que je resterais avec mon enfant sur la plantation. Depuis ce jour, je vouai un culte pieux à votre mère, la bonne mistress Mac Dowel.

— Et à miss Nancy, dit vivement Zambo.

La jeune fille semblait un peu embarrassée de ces effusions de reconnaissance.

— Allons, bonne mère, dit-elle, laissons là ces souvenirs et ne pensons qu'à votre guérison prochaine.

— Ma guérison prochaine! dit-elle en secouant la tête.

Et, se penchant vers miss Nancy, afin de ne pas être entendue du jeune nègre :

— Ecoutez, lui dit-elle, je vais aller rejoindre ma bonne maîtresse, votre excellente mère, et je lui dirai comme vous la coudoiez sur la terre, et combien vous vous montrez sa digne fille.

— Il est temps de rentrer à la case, dit miss Nancy en interrompant la négresse.

Tout en parlant, elle l'avait plus étroitement enveloppée de son châle, et passant son bras droit sous la taille de la malade, elle la soutenait de la main gauche et la guidait à petits pas sous l'avenue d'orangers. Le jeune nègre suivait en essuyant furtivement les larmes qui par instants brillaient sur ses joues noires.

Le hasard vint tout à coup ajouter une grâce de plus à toutes les grâces de miss Nancy. Son chapeau de paille étant retombé en arrière, ses magnifiques cheveux blonds se répandirent en gerbe sur ses épaules. En ce moment, la tête de la jeune fille émergeait de l'ombre épaisse dans un nimbe de lumière. Le soleil la trouva si belle, qu'il lui fit une auréole à travers les trouées du feuillage.

Charles n'était pas un rêveur, tant s'en faut. Cependant

il demeura accoudé à la fenêtre longtemps après que la vision eut disparu. Quand il se releva, sir Wilkie était devant lui. Mais Charles, pensant que le baronnet n'était là que depuis un instant, espéra qu'il n'avait pas vu la scène qui venait de lui causer une si douce émotion. Aussi se garda-t-il bien de lui en parler. Le bon Wilkie, de son côté ne dit pas un mot qui pût faire croire qu'il avait aperçu miss Nancy dans son rôle de sœur de charité; il se contenta d'attendre patiemment que Charles tînt sa promesse de la veille; mais avant que le jeune homme eût trouvé une occasion favorable de demander un entretien à M. Mac Dowel, il se passa un événement qui vint jeter quelque trouble sur cette journée.

Comme on allait se mettre à table pour le dîner, un domestique annonça naïvement qu'une négresse venait de mourir sur l'habitation.

— Savez-vous quelle est cette femme? dit vivement Nancy.

— Oui, miss, lui répondit-on : c'est la mère de Zambo.

Nancy se leva aussitôt, et son père eut toutes les peines du monde à l'empêcher de courir aux cases. Tout ce qu'on put obtenir, ce fut qu'elle quitterait la table et se retirerait dans son appartement. On devine qu'après cela la soirée se passa d'une façon assez maussade. Mais, ni le lendemain ni les jours suivants, Charles ne parut très-pressé de provoquer une explication de M. Mac Dowel. Au contraire, il paraissait mal à l'aise en la présence du planteur et ne répondait à toutes ses avances que par des phrases hachées et une attitude d'une telle gaucherie que le bon Wilkie avait peine à reconnaître son jeune ami. M. Mac Dowel, lui, se montrait radieux, et, s'emparant du bras du baronnet, il lui disait d'un ton confidentiel :

— Cela se masse! cela se masse! Ah! je le forcerai bien à se déclarer. Voyez-vous, mon cher baronnet, ma femme me le disait l'autre jour, je suis né diplomate.

Charles passa quelques jours encore dans cette contrainte, sans se confier à son ami. Enfin le bon Wilkie eut pitié de lui. Un soir, après dîner, tous deux fumaient, selon leur habitude, sous la vérandah. Wilkie dit brusquement à Charles en lui mettant les deux mains sur les épaules :

— Que vous avais-je prédit? Mon cher enfant, vous êtes tombé sous le charme, comme tous ceux qui l'approchent. Laissez-moi partir seul.

— Non, dit Charles en faisant un effort, attendez encore.

M. Mac Dowel venait à eux en se frottant les mains avec sa bonne humeur habituelle.

— Ah! vous voilà, jeunes gens, s'écria-t-il; j'ai à vous proposer une superbe chasse.

— Pardon, monsieur, lui répondit Charles, mais je ne suis pas venu ici précisément pour chasser. Nous sommes chez vous depuis quinze jours, et, tout en vous remerciant d'une hospitalité si cordialement donnée, je ne saurais oublier mes devoirs professionnels. Je me vois donc forcé de vous dire que je suis impatient d'être conduit sur le terrain où doivent avoir lieu mes expériences géologiques. Quand partons-nous?

M. Mac Dowel commença par regarder avec stupéfaction tour à tour Charles et le baronnet, puis tout à coup, comme frappé d'une idée subite :

— Soyez satisfait, monsieur Lecomte, dit-il, nous partirons dès demain; mais je ne dois pas vous dissimuler que la route est longue, parfois difficile.

— Oh! peu importe, monsieur.

— A votre gré. Ma propriété est située, comme je vous l'ai dit, au pied des montagnes Rocheuses, dans le Colorado, non loin de Denver. Nous remonterons donc le Mississipi jusqu'à Saint-Louis, puis le Missouri jusqu'à Omaha. D'Omaha à Julesburg, et de Julesburg à Denver, les relais de l'*Overland Mail* nous conduiront avec ma voiture, s'il plaît à Dieu et aux Peaux-Rouges.

— Les Peaux-Rouges! dit sir Wilkie, cela existe donc encore? Je croyais que c'était un mythe.

— Il est un moyen facile de vous en assurer, sir Wilkie, c'est d'être des nôtres.

— Ma foi, répondit le baronnet avec bonne humeur, vous me mettez l'eau à la bouche. Courir le risque d'être scalpé et disputer sa chevelure aux Indiens m'a toujours paru tout à fait tentant. *God gracious me!* Je pars avec vous.

— *Go ahead!* s'écria M. Mac Dowel en répondant par le cri national des Américains : En avant! C'est entendu, messieurs. Demain, dès l'aube, le steamboat qui fait le service entre la Nouvelle-Orléans et Saint-Louis, le *South-Star* (l'*Étoile-du-Sud*), passe dès l'aube. Nous nous embarquerons à son bord. Cela vous convient-il?

— Parfaitement.

— Maintenant, messieurs, je vous laisse à vos préparatifs de voyage. Songez que le south star sera ici entre quatre et cinq heures du matin.

— C'est bien, monsieur, nous serons exacts, répondit galamment Wilkie.

Quand le planteur les eut laissés seuls, le bon baronnet ne put s'empêcher de rire de la mine déconfite de son ami, qui, sous prétexte d'un violent mal de tête, remonta chez lui bien avant l'heure habituelle.

Charles ne dormit guère cette nuit-là. Malgré tous ses efforts pour échapper à un souvenir qui, sans doute, ne devait plus lui laisser que des regrets, l'image de la belle Nancy se présentait sans cesse à lui. Mais si dans les premiers moments il essaya de repousser la gracieuse silhouette que son imagination crayonnait dans les ombres de la nuit, cette fermeté d'un instant fit bientôt place à l'effondrement de toutes ses forces; il n'essaya plus de lutter contre l'amertume d'une pensée incessante qui se traduisait par ces mots murmurés à voix basse :

— O Nancy, chère Nancy, est-il donc possible que je ne vous verrai plus. N'avoir pas même pu lui adresser mes adieux!

Cependant une chance restait encore à Charles. Peut-être Nancy accompagnerait-elle, le lendemain matin, son père jusqu'au wharf.

Si faible que fût ce rayon d'espoir, il suffit à calmer un peu le jeune homme, épuisé de fatigue et d'émotion, il finit enfin par s'endormir, et d'un si profond sommeil, que, vers quatre heures du matin, sir Wilkie était obligé de le secouer violemment pour l'éveiller.

Charles s'habilla en toute hâte, et tous deux descendirent, suivant les domestiques qui portaient leurs bagages. Charles avait laissé sir Wilkie passer devant lui afin de pouvoir à son aise exécuter une petite manœuvre dont la pensée lui était venue en s'habillant. Il savait où était situé l'appartement des dames, il se retourna afin de voir si l'une d'elles ne se mettait pas aux fenêtres; mais tous les volets de la façade étaient hermétiquement fermés.

Cette ressource lui manquant, Charles se dit que peut-être Nancy attendait sur le quai, en compagnie de son père, l'arrivée du steamboat. Mais la massive personne du baronnet qui marchait devant lui l'empêchait de voir, et ce ne fut qu'en arrivant au bout de l'avenue que Charles put se convaincre qu'il n'y avait personne autre sur le *wharf*, excepté les nègres qui avaient apporté les bagages.

Charles fut un instant distrait de sa découverte par le steamboat arrivant à toute vapeur. En apercevant le pavillon hissé au mât qui surmontait le *wharf*, le capitaine fit stopper, et, en un clin d'œil le navire était à quai pour embarquer les passagers.

Rien ne peut donner une idée des bateaux à vapeur qui sillonnent les lacs et les grands fleuves des États-Unis d'Amérique. Charles avait déjà aperçu, à New York, à la Nouvelle-Orléans, quelques-unes de ces citadelles flottantes sans similaires dans le reste du monde; aussi ne s'étonna-t-il pas outre mesure en voyant le colossal *South Star* stopper devant le warf.

C'était un édifice bizarre, ne ressemblant pas plus à un navire qu'un portefaix à une danseuse. Imaginez une construction impossible, un casse-tête chinois, long de cent cinquante mètres, élevé de trois étages au-dessus de l'eau, une longue muraille peinte en blanc du haut en bas et pleine de gibbosités; angles sortants, angles rentrants, niches et belvédères, colonnades et galeries sortant tout à coup et comme par caprice de l'énorme masse, commençant ici sans rime apparente, et finissant là-bas sans raison. On n'apercevait ni roues ni gouvernail, encore moins des mâts ou des cordages.

Au moment où Charles regardait avec plus d'étonnement que d'admiration cette colossale construction, les flancs de la muraille s'entr'ouvrirent, et une sorte de pont-levis s'abaissa sur le warf. Charles et le baronnet montèrent à bord et se trouvèrent tout à coup dans un vaste emplacement, ayant à peu près les dimensions et l'aspect du Grand-Hôtel, à Paris.

Charles, revenu de ses étonnements, regardait de tous côtés avec une sorte d'inquiétude.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda le baronnet.

— M. Mac Dowel manquerait-il le steamboat?

Le baronnet n'eut pas le temps de répondre. Le roulement assourdissant d'une voiture retentit sur le quai de bois, et l'instant d'après, une grande berline de voyage, attelée de deux magnifiques chevaux bai brun, entrait au petit trot et venait s'arrêter tout près de l'endroit où se tenait Charles avec le baronnet.

Le jeune homme n'eut pas le temps de penser à la bizarrerie de cette apparition : elle fut aussitôt éclipsée par une autre qui l'intéressait bien davantage.

Au fond de la voiture, il venait d'apercevoir miss Nancy et sa belle-mère en costume de voyage. Sur le devant de la voiture se tenaient M. Mac Dowel et Harry. La vue de ce dernier tempéra un peu la joie que ressentait Charles.

— Quoi! dit le baronnet en se présentant à la portière, ces dames...

— Ces dames ont voulu nous accompagner, dit M. Mac Dowel, nous partons tous.

— Ne craignez-vous pas?...

— Ces dames ne craignent rien. Ce sont de braves Américaines qui ont le génie aventureux de notre race. Elles veulent voir les Peaux-Rouges et le Far West. *Hurrah! Go ahead!*

En disant ces mots, M. Mac Dowel sautait avec assez de légèreté pendant que le nègre Zambo, qui était aussi du voyage, déployait le marchepied de l'autre côté.

Charles eut la bonne chance de se trouver juste à point pour donner la main à Nancy à sa descente de voiture. Il lui sembla qu'il sentait cette main trembler dans la sienne et répondre, par une imperceptible pression, au regard éloquent qui lui disait

— Comme je vous remercie d'être venue!

Le steward du bord se tenait tête nue près de M. Mac Dowel.

— Mettez les chevaux à l'écurie et remisez la calèche du gentleman, dit-il, en s'adressant à deux nègres qui se tenaient à la tête des chevaux.

Cet ordre, qui avait quelque chose de bizarre dans un pareil lieu, s'exécuta aussitôt, et, en un clin d'œil, chevaux et voiture avaient disparu dans les profondeurs du navire.

La vie des passagers à bord du *South-Star* n'était pas moins curieuse à observer que la bizarre construction du steamboat. Le voyage est long de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis et l'administration des bateaux à vapeur fait de son mieux pour charmer les loisirs forcés de ses passagers. C'est ainsi qu'à bord du *South Star* était engagée une bande, comme disent les Américains, c'est-à-dire une troupe de musiciens formant un orchestre complet. La bande joue pendant les repas, et le soir elle se réunit dans le grand salon, où s'organisent des contredanses entre ces partenaires que le hasard a réunis.

Harry et sir Wilkie quittaient régulièrement les dames chaque soir après le dîner pour aller fumer soit au smoking-room, soit plutôt sur l'une des galeries extérieures dont nous avons parlé. Les deux ou trois premiers jours, Charles les suivait, n'osant rester auprès des dames sans une invitation formelle. Mais un soir qu'il hésitait, ne sachant quel parti prendre, M. Mac Dowel, qui donnait le bras à sa femme et qui avait sa fille à ses côtés, lui dit tout à coup :

— Monsieur Lecomte, donnez donc le bras à Nancy.

Puis, se penchant à son oreille, il lui dit à demi-voix, mais pas assez bas pour que sa fille ne l'entendît pas :

— Vous savez qu'elle est l'un des plus riches partis du tout le continent américain? Hein! qu'en dites-vous, mon camarade?

Charles balbutia une réponse inintelligible. Il avait senti trembler sur le sien le bras de miss Nancy. Aussi tous deux arrivèrent dans le grand salon sans avoir encore échangé un regard entre eux.

ÉDOUARD DIDIER.

(*La suite au prochain numéro*).

LES HÉROÏNES DE LA CHARITE

Dernièrement a eu lieu, à Versailles, une touchante cérémonie. On a conduit à sa dernière demeure une de ces vaillantes sœurs de charité qui consacrent à soigner les malades toute une vie d'abnégation et de dévouement.

La sœur Madeleine, née Fouillet, native de Melun (Seine-et-Marne), était entrée à l'hôpital civil de Versailles en 1813. Elle était âgée, à cette époque de vingt et un ans. Il y avait donc *soixante-deux ans* qu'elle exerçait son pieux ministère au même hospice. Les respects et les affections qu'elle s'était acquis pendant sa carrière se sont traduits à son inhumation en d'unanimes et touchants regrets. La maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de Melun, avait envoyé une députation qui a figuré au cortège funèbre de la défunte. Une partie du clergé de Versailles, des religieuses en grand nombre, beaucoup d'habitants ont rendu les derniers devoirs à la sœur Madeleine.

Il y a encore actuellement, à l'hôpital civil de Versailles, une sœur qui y est entrée en 1809, c'est-à-dire depuis *soixante-six ans*. On conviendra que le ciel récompense parfois largement les serviteurs de l'humanité en leur rendant en longévité les soins désintéressés qu'ils prodiguent à leurs semblables.

PEUT-ON FABRIQUER LE DIAMANT?

Cette question, qui a soulevé tant de controverses et surexcité si longtemps au moyen âge l'imagination et l'ambition des philosophes et des alchimistes, nous paraît clairement et définitivement élucidée dans les lignes qui suivent. Cet article est extrait de l'Histoire du Diamant, publiée par M. Alp. Pagès, dans le premier volume de l'*Écho de la Sorbonne*.

« Mais le moindre grain de *riz* ferait bien mieux mon affaire! » C'est ce que disait un jour, — il y a de cela plusieurs siècles, — un berger du royaume de Golconde, en admirant l'éclat d'une petite pierre qu'il venait de ramasser. Un marchand des environs lui donna, en effet, quelques mesures de riz en échange de son caillou. Ce marchand le revendit un peu plus cher à un autre marchand qui le fit examiner par des connaisseurs, et l'on s'aperçut bientôt que la trouvaille du berger n'était rien moins qu'un diamant de la plus belle eau. Peu de temps après, trente mille personnes étaient employées à la recherche du diamant dans les mines de Golconde et de Visapour.

C'est un bien beau caillou, en effet, que le diamant; et

plus d'une de mes lectrices ne serait pas fâchée qu'on lui jetât quelques pierres de ce genre dans son jardin. Le diamant se rit de la mode; hier, le goût général était aux topazes. On n'achetait que topazes. La topaze valait des prix fous. Aujourd'hui, la topaze est complétement oubliée: c'est l'émeraude qu'on recherche. Une topaze, qui vous avait coûté les yeux de la tête, comme on dit, n'a guère plus de valeur maintenant entre vos mains qu'un morceau de corail. Mais l'émeraude est hors de prix. Demain ce sera le saphir qu'adopteront nos élégantes; après-demain l'améthyste ou l'hyacinthe. Cependant, hier on achetait des diamants; on en achète aujourd'hui; on en achètera demain: demain et toujours. Seulement, ils coûtent de plus en plus cher.

Et pourtant — ce que c'est que nous! — nous que le diamant pare, nous ne sommes que poussière, mais lui-même est bien moins encore: du charbon. Oui, mademoiselle, du charbon! Vous aurez beau dire que le charbon est noir, opaque, mou, tandis que le diamant est incolore, transparent, et le plus dur de tous les corps: c'est un morceau de charbon que vous portez ou que vous rêvez de porter à vos oreilles. Seulement, de même qu'il y a fagot et fagot, il y a charbon et charbon. Le diamant est du charbon, ou du *carbone* cristallisé, c'est-à-dire du charbon dans sa pureté la plus parfaite... non de la quintessence de charbon. Avez-vous remarqué des cristaux de soufre? Jamais peut-être. Mais vous avez vu dans votre enfance et souvent, de très-près, ce qu'on appelle vulgairement du sucre candi. Eh bien, le diamant est du cristal de carbone, comme le sucre candi est du sucre cristallisé.

— Ah! par exemple! dites-vous avec un air incrédule, je voudrais que vous me prouvassiez cela!

— Oh! mon Dieu, mademoiselle, rien de plus facile. Donnez-moi ce diamant. Je vais le brûler dans un flacon fermé, car les diamants brûlent. Seulement, j'emploierai une chaleur beaucoup plus forte que celle de vos foyers les plus chauds, qui, à proprement parler, chauffent misérablement: la chaleur que de ne un puissant appare l électrique. Comme je viens d'avoir l honneur de vous le dire, votre diamant brûlera, tout entier, sans laisser la moindre trace, ce qui est le propre (je n'ai pas l'intention de faire un jeu de mots) d'un charbon bien éduqué. Et que trouverai-je dans l'appareil où je l'aurai ainsi brûlé? De l'acide carbonique, cet excellent gaz que vous avez bu, ne souriez pas, que vous avez bu bien souvent avec plaisir dans l'eau de Seltz, à laquelle il donne ce pétillement, ce piquant qui vous la font rechercher, moins souvent peut-être, mais avec plus de plaisir encore dans le champagne, ce vin charmant que je n'ai pas besoin de vous recommander, dont je vous conseillerais plutôt de vous défier un peu.

— Qu'est-ce que cela me prouve? dites-vous.

— Ah! voilà! C'est que je pèserai le gaz ainsi formé par la combustion de votre diamant, car les gaz se pèsent, et, comme la science démontre que l'acide carbonique est formé de carbone et de gaz oxygène (le carbone provenant, dans ce cas particulier, de votre diamant et de l'oxygène de l'air dans lequel je l'ai brûlé), je vous montrerai que le susdit acide a, de carbone, juste le poids de votre diamant, ce qui établira de la façon la plus péremptoire que votre diamant était uniquement et absolument du carbone, ou du charbon, comme il vous plaira.

Et je n'aurai pas fait une chose bien nouvelle. C'est le chimiste Averana qui, dans plusieurs expériences pour l'instruction du jeune Gaston de Medicis, son élève, découvrit la combustibilité du diamant. Ces expériences, commencées par Cosme III, grand-duc de Toscane, en 1694 et 1695, furent continuées par François-Étienne de Lorraine, aussi grand-duc, qui devint empereur sous le nom de François Ier. Darcet, en 1768, Wacquer, Rouelle et autres, en 1770, Lavoisier, de nos jours, MM. Jacquelin et Despretz répétèrent ces expériences. Mais la plus ancienne mention de la combustibilité du diamant se trouve dans un livre édité vers 1612, par Boëce de Boot, et intitulé: *Histoire des pierres précieuses*.

— Très-bien, répondez-vous: je vous croirai quand vous aurez fait cette expérience devant moi; mais, si je vous prête mon diamant, me le referez-vous, après me l'avoir brûlé? J'ai prêté un jour cette montre à M. Hamilton, le successeur de Robert-Houdin. M. Hamilton l'a brisée en mille morceaux devant tout le monde, mais il ne me l'a pas moins rendue intacte quelque secondes plus tard, avec des bonbons et un bouquet.

— Ah! moi, je ne suis pas Robert-Houdin, ni même Hamilton, et je ne pourrai pas vous refaire votre diamant.

— Mais, puisque vous affirmez que le diamant est du charbon en cristaux, faites cristalliser du charbon, — je m'engage à vous en fournir un boisseau, — et vous me rendrez douze diamants à la place du mien. Je vous promets de ne pas réclamer.

— C'est vrai, judicieuse lectrice, et vous avez trouvé le joint de la question. Mais, hélas! la chose est plus difficile que vous ne pensez. Vous êtes-vous jamais rendu compte de la manière dont on fait cristalliser les choses de ce bas-monde? Non, peut-être. Eh bien, il n'y a guère que trois façons: on dissout le corps dans de l'eau ou tout autre liquide; si le liquide est froid, on le laisse s'évaporer tranquillement à l'air, et le corps en dissolution, tombant molécule à molécule au fond du vase, s'y agglomère en forme cristalline; si le liquide est chaud, l'opération va plus vite: vous savez que l'eau chaude peut dissoudre une plus grande quantité de sel que l'eau froide. Eh bien, on a mis, dans ce second cas, plus du corps à dissoudre dans le liquide chaud que le liquide n'aurait pu en retenir s'il avait été froid: ce *plus* se dépose en cristaux au fond du vase, à mesure que le liquide se refroidit. C'est la première façon. Eh bien, on ne peut l'appliquer, hélas! au charbon. Ce vilain charbon ne veut se dissoudre dans rien; quel que soit le liquide où on l'agite, le voilà qui retombe stupidement au fond du vase dès qu'on cesse de remuer. La deuxième façon, employée pour faire du sucre candi, est celle-ci: on fait fondre le corps; quand il est bien liquide, on le laisse refroidir le plus lentement possible. Il se forme d'abord une croûte à la surface. Dès que cette croûte a une certaine épaisseur, on la troue, on fait écouler la partie intermédiaire encore liquide, et on trouve le fond du vase tapissé de cristaux plus ou moins pointus, plus ou moins biscornus. Pour faire le sucre candi, on a seulement la malice toute particulière de tendre dans le vase des fils auxquels s'attachent les cristaux en formation, ce qui donne à la masse qu'on retire le plus agréable effet du monde. Or, ce maudit charbon ne veut fondre sous aucun prétexte. Les plus fortes chaleurs auxquelles on l'a soumis n'ont fait que commencer à le ramollir. La dernière façon est de laisser se déposer lentement sur un endroit froid les vapeurs du corps que l'on veut cristalliser. C'est ainsi que, près du bouchon de votre flacon à odeurs, mademoiselle, vous avez trouvé quelquefois de charmants cristaux. Jetez un coup d'œil en passant sur les vitrines des pharmaciens, vous verrez une foule de flacons à moitié pleins de liquide et garnis autour du goulot de petits cristaux. Le camphre cristallise ainsi, sans même se liquéfier. Mais vous devinez bien que cet infernal charbon se refuse à cette troisième manière comme aux deux autres; vous pensez que l'entêté, ne voulant ni se dissoudre ni fondre, voudra bien moins se vaporiser, ce qui l'éloignerait encore plus de cet état solide auquel il semble attacher tant de prix. Conclusion: hélas! hélas! je ne pourrai pas vous refaire le moindre diamant.

— Et croyez-vous qu'on n'arrive jamais...

— Ceci est une autre question. Condé répondait à un ami qui lui disait: J'ai quelque chose à vous demander. — Si c'est difficile, c'est fait; si c'est impossible, nous verrons! Napoléon demandait que le mot *impossible* fût rayé du dictionnaire. Or, on découvre tous les jours des sources de chaleur nouvelles, supérieures à celles qu'on pouvait produire auparavant. Voilà le charbon ramolli. Voilà plusieurs expériences faites par des procédés particuliers, qu'il serait trop long de vous expliquer. Un chimiste distingué, M. Gannal, a même porté un jour à l'Institut vingt diamants de sa confection, assez gros pour être enlevés à la pointe du canif, et trois de la grosseur d'un grain de millet. On constata qu'ils rayaient l'acier, qu'aucun métal ne pouvait rayer, que l'eau en était pure, qu'ils répandaient l'éclat le plus vif. L'Académie des sciences nomma une commission pour vérifier ce travail. On attend depuis 1828 le rapport de cette commission.

Il faut dire, pour excuser nos immortels, que toutes les expériences de ce genre n'ont jamais donné aucun résultat. Un chimiste, non moins distingué que M. Gannal, M. Cagniard-Latour, avait cru, comme celui-ci, découvrir le diamant. Or, voici qu'un jour, en 1847, il s'exprime à peu près en ces termes devant l'Institut: « J'ai remis il y a déjà plus de dix ans, à quelques membres de l'Académie, des lamelles microscopiques circulaires très-minces, transparentes et incolores, ayant beaucoup d'analogie avec le diamant, et que j'avais obtenues par la fusion du carbone. J'étais dans l'erreur en affirmant que ces petits corps étaient du diamant. »

Donc, sauf quelques expériences contestées, on ne fait pas encore du diamant avec du charbon, mais la chose n'est pas le moins du monde impossible. Seulement, on fait très-bien du charbon avec du diamant. Je dois vous avouer pourtant que ce dernier commerce, quelque encouragé par les amateurs d'expériences curieuses, est assez restreint, étant, à ce qu'on assure, fort peu lucratif.

ALP. PAGÈS.

LES MENUS DE LA SAISON

Décembre

II

MENUS D'UN DINER DE 12 A 15 PERSONNES

Potage aux croûtes gratinées.
Orly de filets de merlans sauce à l'italienne.
Pièce de bœuf garnie à la flamande.
Homard à l'américaine.
Salmis de bécassines.
Ecrevisses en buisson.
Dinde rôtie.
Choux-fleurs au pain frit.
Petits pots de crème au chocolat.

Voici la recette de la sole au gratin que j'ai promis de donner l'autre semaine:

Nettoyer une belle sole, la fendre par le dos et en retirer l'arête. Mettre ensuite un respectable morceau de beurre frais dans une casserole, avec force fines herbes et champignons hachés ensemble; assaisonner de sel, poivre, muscade râpée et d'un filet de vinaigre; passer le tout un instant sur un feu doux et introduire la moitié de cette farce dans le corps de cette sole. Enduire un plat à gratin de beurre mélangé à un anchois écrasé; coucher la sole sur ce plat, et, à l'aide de la lame d'un couteau, étendre sur le dessus le restant de la farce; la saupoudrer de mie de pain; la mouiller d'un demi-verre de vin blanc et d'autant de bouillon; verser sur la mie de pain du beurre fondu pour qu'elle prenne belle couleur; mettre à cuire soit au four, soit sous un four de campagne, soit enfin sur un fourneau avec très-peu de feu en dessous, et un couvercle chargé de charbons en dessus et servir, après quinze ou vingt minutes de cuisson.

C'est encore à ma *Petite cuisine*, page 253, que j'emprunte la recette demandée du *homard à l'américaine*:

Couper le homard ou la langouste en travers et en morceaux présentables; casser les pattes sans les déformer; mettre le tout cuire avec du vin blanc, ail, laurier, thym, persil en branche, poivre et sel; couvrir et remuer, de temps à autre, pour que la cuisson soit égale. Après vingt-cinq minutes, retirer du feu; essuyer chaque morceau et le replacer dans une autre casserole. Faire un roux; le mouiller avec de la cuisson du homard; ajouter des échalotes hachées, de la purée de tomates, et assaisonner de poivre de Cayenne. Le sauce ayant acquis bonne consistance, et étant amenée à un haut goût, la verser sur les morceaux de homard; mettre la casserole sur le feu et laisser mijoter pendant quelques instants.

Pour servir, dresser les morceaux en rochers; les surmonter des pattes et masquer le tout avec la sauce.

Les 366 menus, prix 3 fr.; *la Petite cuisine*, prix 3 fr.; *la Cuisine en carême*, prix 1 fr. Il suffit d'en adresser le montant à M. Bourdilliat, administrateur de la *Revue de la Mode*, 13, quai Voltaire, pour les recevoir *franco*.

LE BARON BRISSE.

On s'arrache *Patte de velours*, *Cuir de Russie*, valses; *Cœur d'artichaut*, *Peau de satin*, polkas; *France adorée*, marche.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La Maison de commission générale a l'honneur de rappeler qu'elle expédie toute espèce d'objets, pour *cadeaux du nouvel An*, *mariages*, *baptêmes*, *fêtes*, etc., depuis les plus simples jusqu'aux plus riches, en n'importe quel genre, soit *albums*, *argenterie*, *bijoux*, *bonbons*, *jouets*, *bronzes*, *livres*, *nouveautés*, *tapisseries*, *toilettes*, etc.

Il suffit de désigner à peu près le genre de *cadeau* qu'on veut offrir à la personne qui doit le recevoir et la somme qu'on entend dépenser.

LA MAISON DE COMMISSION GÉNÉRALE prend toutes choses aux meilleures sources, et de première main, de manière à réunir toutes garanties de bon marché et toute sécurité de fabrication.

S'adresser à M. Am. Richy, rue d'Hauteville, 53, à Paris.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Parfum à la vanille. — A la campagne, on n'a pas toujours à son service de la vanille pour aromatiser la crème. Voici un moyen très-simple et peu dispendieux pour l'obtenir.

On lave une poignée d'avoine noire dans de l'eau froide; on la sèche dans un linge; on la jette dans un litre de lait bouillant; on laisse macérer quelques secondes; on passe le liquide au travers d'un linge; on sucre à volonté.

Manière de récolter le miel. — Nos jeunes lectrices qui habitent la campagne seront peut-être curieuses de connaître le moyen proposé aujourd'hui pour récolter le miel.

On étend un drap par terre; on dépose au milieu une assiette, dans celle-ci, un mouchoir de batiste sur lequel on verse deux grammes de chloroforme; puis l'assiette est recouverte d'un tamis en fil de fer, deux hommes soulèvent la ruche et la déposent sur le tamis, le drap est relevé aux quatre coins pour envelopper la ruche, afin de concentrer la vapeur du chloroforme.

Au-sitôt la colonie fait entendre un bruissement d'une violence extrême; peu à peu, le bruit diminue et un silence complet lui succède.

Pour être sûr du succès, on ajoute quatre grammes de chloroforme, et au bout de cinq minutes, on enlève la ruche; on trouve le tamis couvert d'une couche d'abeilles, épaisse de dix centimètres. La plupart sont immobiles; on profite de ce temps pour enlever la cire.

Après une demi-heure d'exposition au soleil, les abeilles se réveillent, et elles rentrent dans leur ruche qu'on a vidée de son butin.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Cœur content soupire souvent.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.